

Deux et deux... Faut-il brûler les tables d'addition ?

Pierre Legrand

Le propos de cet article n'est ni mathématique, ni didactique, encore moins philosophique. L'unique ambition de l'auteur est de revisiter avec le lecteur (et avec le sourire) quelques textes, célèbres ou oubliés, dont certains peut-être pourraient servir d'amorce face à des lycéens littéraires allergiques aux aspects techniques de notre discipline.

Au moment où la différence entre *trois fois cinq* et *cinq fois trois* devient une préoccupation majeure de la pédagogie, au moment où l'apprentissage des tables de multiplication fait l'objet de controverses, une âme malveillante peut songer à saper encore un peu plus profondément les fondements de l'arithmétique scolaire en s'interrogeant sur *deux et deux font quatre*.

À quoi bon ratiociner, diront les esprits forts, sur une plate évidence aux allures de tautologie ? Ne dit-on pas *sûr comme deux et deux font quatre* ? Et, comme l'écrit d'Alembert dans le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie* :

Celui qui dit que deux et deux font quatre, a-t-il une connaissance de plus que celui qui se contenterait de dire que deux et deux font deux et deux ?

Et si d'Alembert avait tort ? Après tout, Descartes n'était pas loin de mettre la modeste formule $2 + 2 = 4$ (ou plutôt sa grande sœur $2 + 3 = 5$) au rang des certitudes fondamentales sur lesquelles, retranché dans son poêle, il avait par la vertu de sa seule méthode rebâti le monde à son idée. On trouve en effet dans la première de ses *Méditations métaphysiques*⁽¹⁾ (1640) ce qui suit :

Car, soit que je veille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre de cinq [...] ; et il ne semble pas possible que des vérités si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude.

Est-il sûr, d'ailleurs, qu'une telle certitude soit si facile à justifier ? Il est troublant de voir qu'elle met en échec le génial Sherlock Holmes lui-même⁽²⁾ :

Si l'on vous demande de prouver que deux et deux font quatre, vous serez peut-être embarrassé et pourtant vous êtes sûr qu'il en est ainsi.

Démonstrable ou non, platitude ou certitude, la formule *deux et deux font quatre* dissimule sous son aspect anodin une violence explosive. Sinon comment expliquer qu'elle ait si souvent été brandie comme l'étendard de la révolte ?

C'est d'abord Molière⁽³⁾, avec ce dialogue qui scandalisa les bigots :

SGANARELLE : Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde.

Qu'est-ce donc que vous croyez ?

DON JUAN : Ce que je crois ?

(1) Elles sont postérieures au *Discours de la méthode*, publié en 1637.

(2) Conan Doyle, *A Study in Scarlet* (Étude en rouge), 1887.

(3) *Don Juan* (1665), acte III, scène 1.

SGANARELLE : Oui.

DON JUAN : Je crois, Sganarelle, que deux et deux sont quatre et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE : La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique.

Notons au passage que Molière dit « deux et deux *sont* quatre » et non « *font* ». Je laisse aux philosophes et aux didacticiens le soin d'épiloguer sur l'évolution qui a fait passer notre langue d'une conception statique (*sont*) à une conception dynamique (*font*) de l'addition.

Un sociologue pourrait se demander pourquoi les Anglais sont restés en arrière, qui disent encore *two and two are four*⁽⁴⁾. Mais le plus inquiétant nous vient d'Allemagne, où l'on dit *zwei und zwei ist vier*, deux et deux est quatre. Là, nous touchons à la querelle de l'un et du multiple et pour tout dire au seuil de la métaphysique...

Revenons à $2 + 2 = 4$ considéré comme arme idéologique. On trouve dans *la Peste* de Camus (1947) cette phrase :

Il vient toujours une heure dans l'histoire où celui qui ose dire que deux et deux font quatre est puni de mort.

Et quelques lignes plus loin :

La question est de savoir si deux et deux, oui ou non, font quatre.

Deux ans plus tard Orwell, reprend la même idée⁽⁵⁾ en différents passages de son *Nineteen Eighty Four* (1984). Citons les plus significatifs :

La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Lorsque cela est accordé, le reste suit. (partie I, chapitre 8)

Au chapitre 2 de la partie III, ce dialogue entre le contestataire, Winston, et son tortionnaire en chef :

– Comment puis-je m'empêcher de voir ce qui est devant mes yeux ? Deux et deux font quatre.

– Parfois, Winston. Parfois ils font cinq. Parfois ils font trois. Parfois ils font tout à la fois.

Au dernier chapitre du livre, le héros est complètement rééduqué et détruit :

Presque inconsciemment, il traça du doigt sur la poussière de la table :
 $2 + 2 = 5$.

Deux et deux font quatre serait-il donc le porte-drapeau de la lutte contre la tyrannie ? Il serait naïf de le croire, car Prévert en fait au contraire, dans le poème « Page d'écriture » (*Paroles*, 1945), le symbole d'une dictature, celle que l'école exerce sur l'enfant :

Deux et deux quatre
quatre et quatre huit
huit et huit seize

(4) Mais ils disent *two times two is four*, deux fois deux est quatre. Comprenez qui voudra !

(5) Il n'est pas interdit de se demander si Orwell, qui avait un temps vécu en France, n'avait pas lu *la Peste*.

Répétez ! dit le maître
[.....]
et seize et seize qu'est-ce qu'ils font ?
Ils ne font rien seize et seize
et surtout pas trente-deux
de toute façon
et ils s'en vont.

Au terme de cette excursion à travers les livres, il apparaît qu'assurément *deux et deux font quatre* est une formule magique. Mais est-ce magie blanche ou magie noire ? Ne serait-ce pas plutôt, comme le sabre de Joseph Prudhomme qui était là « pour défendre les institutions et au besoin pour les combattre », un outil pouvant être mis indifféremment au service du bien ou du mal ?

Face à ces interrogations inquiétantes, c'est à chacun de tirer ses conclusions. Je livre la mienne pour ce qu'elle vaut :

Deux et deux font peur.

P.S. : À qui souhaite approfondir cette étude et l'étendre à la soustraction, je conseille de méditer d'abord ces fortes paroles de Pascal (*Pensées*, II 72) :

J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre reste zéro.